

matériaux proposés dans cet ouvrage sont donc d'un intérêt certain et la perspective adoptée par l'auteur est tout à fait heuristique, mais certains manques théoriques empêchent que le stade descriptif soit ici totalement dépassé, sur un sujet il est vrai éminemment polémique et qui reste difficile à investiguer.

LAPLANTINE François, 2014, *L'Énergie discrète des lucioles. Anthropologie et images*, Louvain-la-Neuve, Academia-L'Harmattan, « Anthropologie prospective » 13, 202 p.

par Olivier Ocquidant

François Laplantine est professeur émérite et fondateur du département d'anthropologie de l'université Lyon 2. À la suite de travaux en anthropologie de la maladie et en ethnopsychanalyse, il a écrit plusieurs ouvrages sur l'épistémologie du « mode de connaissance anthropologique », notamment sur le paradigme du métissage. Ses travaux actuels portent sur une anthropologie des mondes urbains et contemporains en Chine et au Japon, ainsi que sur les liens entre cinéma et anthropologie.

L'énergie discrète des lucioles, sous titré *Anthropologie et images*, poursuit une réflexion déjà engagée ailleurs⁵. L'introduction et le premier chapitre déploient les enjeux épistémologiques. En compagnie de Wittgenstein, l'anthropologue s'engage sur un terrain relativement peu balisé par la discipline : l'interprétation des rapports au sensible dont les images témoignent. « L'iconicité » (Peirce) est un « régime de connaissance [qui] est celui d'une tension (et non d'une résolution) » (p. 45). La tension entre le visible et le dicible constitue ainsi un ressort heuristique. Les manières dont la réalité se peint et se filme dans une société donnée questionnent nécessairement les manières dont elle se perçoit. Ainsi, le travail de l'ethnographe, confronté à l'étrangeté de situations qui lui échappent, comporte une visée critique : « le travail de l'anthropologie [...] consiste à introduire de la négativité, de la conflictualité et de la contradiction dans l'ordre des résolutions rituelles et dans notre rapport aux sociétés dans lesquelles nous n'avons pas été formés » (p. 77).

En se focalisant sur la construction sensible du social, Laplantine élabore ce qu'il appelle « une anthropologie modale ». Sa réflexion emprunte des exemples appartenant à des disciplines variées, néanmoins majoritairement focalisés sur l'aire sino-japonaise. Le chapitre II aborde l'usage des technologies numériques.

George E. Marcus, Fred R. Myers (dir.), 1995, *The Traffic in Culture*, Berkeley, University of California Press: 151-66.

5. Voir notamment *Le Social et le Sensible. Introduction à une anthropologie modale*, Paris, Tétaèdre, 2005 ; *Leçons de cinéma pour notre époque. Politique du sensible*, Paris, Revue murmure et Tétaèdre, 2007 ; *Le Sujet : essai d'anthropologie politique*, Paris, Tétaèdre, 2007.

Celles-ci modifient l'appréhension du social par une transformation des rapports au temps et à l'espace. Elles peuvent également produire « de la défection et du désinvestissement (de l'école, de la famille, de la société) [et] conduire à une sidération » (p. 68). Le phénomène social japonais des « *otaku* » (adolescents refusant le monde extérieur et se renfermant sur leur ordinateur) en est une illustration. Le film *Kairo* de Kiyoshi Kurosawa évoque également « la disparition progressive d'une partie de la jeunesse de Tokyo [...] happé[e]s par les écrans de leurs ordinateurs » (p. 69). Pourtant, les *weibo* (mini-blogs chinois) forment un espace de revendication démocratique. Quoi qu'il en soit, « la culture du numérique » conduit à modifier le partage du sensible constitutif du social. Son importance actuelle incite à « réintégrer les images dans la connaissance anthropologique » (p. 79).

Dans le chapitre III, l'auteur aborde son expérience personnelle de la « lecture » des pictogrammes chinois. Cette « écriture iconique » est source de trouble pour l'Européen formé dans la distinction entre le sensible et l'intelligible. En effet, en Chine et au Japon, un concept est toujours aussi un percept. « Les pictogrammes chinois [...] sont des manières de dire indissociables de manières de voir et qui engagent des manières de vivre » (p. 89-90). Cette expérience esthétique et culturelle permet de re-penser la tradition logocentrique occidentale. L'originalité de celle-ci consiste à « réussir à merveille dans la création [...] de rapports de détermination, d'explication, d'opposition, de déduction et de consécution » (p. 87). À travers des « esquisses d'observations » sur la calligraphie, les types d'écriture chinoise et la ville de Tokyo, Laplantine explore les implications des dimensions esthétiques de la culture.

Le court chapitre IV aborde la question du handicap. Saisi comme une modification perceptive et une appréhension autre de la réalité, le handicap questionne la normalisation du sensible. Le cinéma est particulièrement apte à rendre compte de tels enjeux. En évoquant quelques films sur la surdité et la cécité, Laplantine montre que la reconnaissance des altérités sensibles est inhérente à l'expérience anthropologique. Celle-ci consiste, selon lui, à traduire ce qui est étranger en étrangeté.

Les rapports à la couleur blanche sont ensuite examinés dans le contexte sino-japonais (chap. V). Face aux couleurs, le savoir des peintres, des cinéastes et photographes est plus approprié que celui des écrivains. Associée à un univers sémantique multiple et ambivalent, la couleur met en crise le langage. Inhérente aux variations lumineuses, elle reflète le processus vivant et mobile du sens. Laplantine évoque une « esthétique de la discrétion » japonaise, à travers les films de Mikio Naruse, composés d'une palette étendue de gris. De même, les teintes claires et pastel de la métropole de Tokyo ouvrent une réflexion sur la métaphore du clair et de l'obscur. La réflexion sur les modulations chromatiques est ainsi mobilisée pour caractériser les limites d'un certain type de savoir. Dans sa visée d'éclaircissement à tout prix, la rationalité à l'occidentale est susceptible d'opérer une désensibilisation et une simplification de la connaissance, estime l'auteur.

Si je devais résumer la démarche qui anime une anthropologie du sensible – ou plutôt dans le sensible –, je dirais qu'elle ne consiste ni à s'émouvoir davantage (comme dans une certaine conception – romantique – de l'art) ni à savoir plus (comme dans une conception canonique de la science), mais à regarder et à écouter autrement, à être attentif à des situations formées de minuscules événements, à prendre le temps de s'attarder afin de parvenir à la forme la plus précise possible (p. 8).

Cheminant au travers de situations de la vie quotidienne, de séquences cinématographiques et de citations scientifiques et littéraires, l'auteur compose ainsi une réflexion sur les enjeux d'une connaissance du sensible. Cette focalisation obstinée sur les composantes ténues des phénomènes sociaux constitue une résistance aux dominations (culturelles), aux aliénations (catégorielles) et aux pouvoirs en général. Les ethnographes partagent, avec les cinéastes et les écrivains, un travail d'attention et de création de sens à partir de l'ordinaire et du sensible.

La reconnaissance de la dimension sensible de la vie sociale est aujourd'hui un enjeu aux implications éthiques, politiques, écologiques, et bien sûr anthropologiques. La posture de connaissance ici préconisée consiste à préciser toujours plus le regard et l'écoute : « L'activité de perception suscite [...] l'exigence de la description (ethnographique) qui accompagne les différentes phases du travail d'élaboration (anthropologique) » (p. 9). C'est à un parcours pétillant et dense à la fois que le lecteur est convié, en compagnie de nombreux auteurs, chercheurs et cinéastes. Si l'on envisage la culture mondialisée comme un processus ouvert et inachevé de construction de significations, l'auteur du présent essai nous en livre ici un aperçu brillant. Une telle démarche de connaissance anthropologique a, d'après nous, peu d'équivalents.

LEBLON Anaïs, 2016, *Dynamiques patrimoniales et enjeux pastoraux en milieu peul. Les fêtes de transhumance yaaral et degal au Mali*, Paris, L'Harmattan, « Connaissance des hommes », 366 p.

par Jean B. Boutrais

L'ouvrage publié par Anaïs Leblon est la version remaniée d'une thèse de doctorat en anthropologie, soutenue à l'université de Provence en 2011, sous la direction de Bruno Martinelli. L'étude est basée sur des enquêtes de terrain échelonnées de 2006 à 2010 mais beaucoup d'analyses de situations locales se rapportent également aux premières années 2000, si bien que le champ temporel des enquêtes couvre pratiquement une décennie. Ces enquêtes de terrain figurent sans doute